

le film complet

DU MERCREDI

Josseline
GAËL

Jules
BERRY
et
Georges Courcil

Dans

Monsieur PERSONNE



film SIGMA

Raconté par J. Deristel



Roman tiré du film de Christian JAQUE. — Production Sigma.

D'après l'œuvre célèbre de Marcel ALLAIN. — Raconté par Jacques DERISTEL

INTERPRÉTATION :

Comte de Tregunc JULES BERRY.
 Josette Verneau JOSSELINE GAEL.
 Inspecteur Marchand GEORGES TOURREIL.

CHAPITRE PREMIER



ASUSI anormal que cela puisse paraître, Isidore Machet somnolait à deux heures et demie du matin. Anormal en effet, puisque Isidore Machet était veilleur de nuit, et que, comme son nom l'indique, un veilleur de nuit n'est généralement pas fait pour dormir, ni même pour somnoler.

Mais Machet, lui, était de la race des veilleurs de nuit paisibles. Il aimait son confort et il avait ses petites habitudes. Toutes les heures, le tintement de son réveil électrique le tirait de sa torpeur et le rappelait à ses devoirs. Conscientieux, il effectuait aussitôt une ronde de dix minutes dans les couloirs de la banque, jusqu'à la salle des coffres-forts. Et puis il revenait s'asseoir dans son cabiô vitré, une couverture sur ses genoux. Il rallumait sa cigarette éteinte, en tirait quelques bouffées, la laissait s'éteindre de nouveau. Et, la tête penchée sur son épaule, il se laissait doucement glisser dans un demi-sommeil d'homme heureux et sans reproches.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Depuis vingt ans qu'il était au service de la banque Mourier en qualité de veilleur de nuit, Isidore Machet n'avait jamais connu d'alerte, jamais éprouvé d'émotion forte. Car aucun cambrioleur n'avait encore fracturé la serrure à secret de la salle des coffres, ni même franchi les portes blindées de la banque.

Une banque de tout repos que cette banque Mourier. Fondée depuis plus de cent ans, étayée par les solides avoirs de plusieurs générations prévoyantes, elle symbolisait le capital bourgeois, la fortune assise, la possession sans aléas. MM. Mourier frères, banquiers pru-

dents et rusés, issus de famille normande, la dirigeaient avec sûreté. Pas de placements hasardeux, pas de spéculations aventureuses, mais de solides opérations de bourse, de bonnes transactions immobilières, de sages encaissements de devises garanties. En somme, cette banque était un peu comme un paisible hôtel de province, ouvert seulement à la clientèle honorable des valeurs sans défaut.

On connaissait bien, dans les milieux financiers de la capitale, la bonne réputation de cette banque vénérable. On savait aussi que ses coffres regorgeaient d'espèces sonnantes et de billets tout neufs. Mais jamais encore personne ne s'était attaqué à ce bastion de la finance, qui semblait préservé par son ancestrale honorabilité.

... Donc, Isidore Machet somnolait, quand un léger bruit le tira de son rêve. C'était comme un grincement métallique assez faible, mais persistant. Intrigué, le gardien se frotta les yeux, rejeta sa couverture et tendit l'oreille. Cette fois, il n'y avait plus de doute possible : le bruit provenait de l'intérieur de la banque... il ne pouvait être causé que par un indésirable visiteur.

Machet n'était pas spécialement brave, mais il avait conscience de ses responsabilités, et ce sentiment lui servait de courage. Il se leva donc et sortit de sa cage vitrée. Ses chaussons de feutre lui permettaient de marcher sans faire aucun bruit. A pas lents, rasant les murs, il suivit le grand couloir et s'approcha de la salle des coffres. Il eut alors l'impression très nette que le grincement venait de là.

Cette fois, c'était grave... Instinctivement, le veilleur de nuit pensa au signal d'alarme. Tous les dix mètres, à des emplacements qu'il connaissait bien, se trouvait un bouton électrique. Une simple pression, et c'était d'un seul coup tout le système de défense déclenché : les lampes de la banque allumées, toutes les sonneries en action, Police-Secours alerté par fil spécial.

Mais, à la réflexion, Machet y renonça. Mieux valait d'abord être fixé sur l'origine de ce bruit mystérieux.

Il fit encore quelques pas et parvint jusqu'à l'angle du couloir. Subitement, le grincement cessa. La main dans sa poche, le gardien caressa la poignée de son revolver. Il se pencha en avant, inspecta le couloir et tres-

ABONNEMENTS France.
 104 N^{os}, 90 francs.
 52 N^{os}, 47 francs.
 Compte chèques postaux : 259-10.
 R. C. Seine 64.345.

Le MERCREDI
 et le SAMEDI
 de chaque semaine

Direction, Administration, Rédaction, Publicité, 43, rue de
 Dunkerque, PARIS (X^e) Tél. Trudaine 09-92.

Tous les envois de fonds doivent être adressés au nom du journal, en mandat ou en chèque postal.
 Pour les abonnements, les timbres-poste ne sont pas acceptés. Un délai de 15 jours est nécessaire pour l'inscription des abonnements.

sallit. Là-bas, à une vingtaine de mètres à peine, une silhouette se dessinait devant la porte ouverte de la salle des coffres. L'homme était mince, d'assez grande taille, et portait un chapeau mou rabattu en avant. Machet vit tout cela, car l'inconnu, qui semblait défer le danger en négligeant toute précaution élémentaire, venait d'allumer la lampe du couloir. Il apparaissait ainsi en pleine lumière, tandis que le gardien, blotti dans l'ombre de l'encoignure, ne pouvait être vu.

Quelques secondes passèrent, lourdes d'angoisse. Haletant, Machet hésitait à tirer : c'est toujours ennuyeux de tuer un homme quand on est de sang-froid... Il se décida pourtant. D'une main mal assurée, il leva son arme, pressa sur la gâchette. La détonation claqua, roula en écho dans le couloir sonore. Un coup pour rien : l'homme avait disparu.

Étouffant un juron, décidé à tout cette fois, Machet s'élança, fit irruption dans la salle des coffres : peine perdue, la salle était vide. Vides aussi les couloirs, le hall d'entrée, les bureaux. Mais, dans l'entrée, le lourd portain blindé avait tourné sur ses gonds : le voleur était ressorti par la grande porte, tout comme un simple visiteur !

Affolé, Machet retourna dans la salle des coffres : ce fut pour constater le désastre trop évident, hélas !... Le coffre-fort central, le plus hermétique, le plus compliqué, était grand ouvert, et sa porte béante laissait voir les casiers vides et les cassettes éventrées. Valeurs, billets de banque, paquets d'actions, tout cela avait disparu.

La sueur au front, le veilleur de nuit demeurait là, stupide, impuissant. Ce ne fut qu'après de longues minutes qu'il se dirigea vers un téléphone, d'un pas de somnambule, pour appeler la police.

Galland, le directeur de la Sûreté générale, avait réuni dans son bureau ses meilleurs inspecteurs. Ils étaient là au complet, faisant cercle autour du « patron » qui avait sa mine soucieuse des grands jours. A la P. J., tout le monde connaissait les jeux de physionomie de Galland. Quand tout marchait à merveille, le directeur arborait un visage réjoui ; lorsque l'affaire se dessinait bien, il avait simplement un petit sourire en coin ; et si, au contraire, on se trouvait en présence d'un mystère indéchiffrable, il fronçait les sourcils, pinçait les lèvres et tendait durement ses mâchoires volontaires. En somme, son visage était, pour les inspecteurs, un véritable baromètre de l'actualité policière.

Donc, ce jour-là, le directeur avait son air des mauvais jours. Les mains dans les poches, la tête basse, il marchait de long en large avec agitation, au milieu de ses subordonnés.

— Ça ne peut plus durer... grommelait-il. Il faut que ça finisse, il le faut !

Se rappelant tout à coup qu'il n'était pas seul, il s'arrêta pile au milieu de la pièce et promena son regard sur le cercle attentif qui se pressait autour de lui.

Mes enfants, dit-il, vous savez pourquoi je vous ai réunis de si bonne heure. La nuit dernière, il y a donc à peine quelques heures, la banque Mourié a été cambriolée. Tout porte à croire que le vol a été commis par un seul homme. Le coup a été bien fait : tous les coffres-forts de la clientèle ont été épargnés ; seul a été ouvert le coffre principal, contenant les valeurs de la direction. Une somme considérable a disparu, ainsi que des paquets d'actions et des papiers de la plus haute importance : notamment les actes d'option sur des terrains pétrolières où allait se créer une nouvelle société. On ne peut estimer le montant du vol, car il est proprement inestimable...

Il prit un temps, pour laisser aux inspecteurs le loisir de méditer ces paroles édifiantes, et reprit :

— Vous connaissez sans doute les circonstances du vol ; le coupable s'est introduit dans

les locaux de la banque par des moyens que nous ignorons ; peut-être était-il entré la veille au soir, alors que la banque était encore ouverte à la clientèle, et est-il resté caché là une partie de la nuit. Toujours est-il qu'il a réussi à forcer la porte de la salle des coffres et celle du coffre principal, dont il devait connaître le secret. Surpris par le veilleur de nuit, il a échappé miraculeusement au coup de feu tiré sur lui et s'est enfui par la grande porte qu'il avait ouverte auparavant par prudence. Police-Secours, alerté, est arrivé sur les lieux presque aussitôt. Une poursuite a été engagée dans les rues entre les voitures de la police et une mystérieuse limousine noire qui roulait tous feux éteints. Était-ce celle du cambrioleur ? Je n'en sais rien. Mais elle marchait à une telle allure qu'elle a pu semer ses poursuivants. L'affaire en est là.

De nouveau, le chef se tut. Les inspecteurs s'interrogèrent du regard.

— Avez-vous une opinion ? interrogea Galland.

L'un des policiers risqua son avis. C'était un homme jeune encore, trente-cinq ans tout au plus. Il avait un visage énergique et franc, un regard intelligent, des cheveux durs et noirs qui renforçaient son aspect viril.

— Chef, dit-il, il me semble que le coup est signé ; cette parfaite connaissance des lieux, cette habileté, le fait d'opérer seul, la limousine noire, tout cela se rapproche beaucoup des affaires de la banque d'Indochine et de l'hôtel Cambacères...

Le visage du directeur se détendit.

— J'attendais cette remarque, Marchand, car je l'avais faite moi-même. Il n'y a pas de doute possible : il s'agit d'un nouveau coup du gentleman-cambrioleur, de celui que nous appelons « M. Personne », tant ses crimes demeurent indéchiffrables...

Tous les inspecteurs opinèrent. Pour eux, M. Personne incarnait le mystère : il était la vedette du jour. Et parmi eux il n'y en avait pas un qui ne brûlât du désir de démasquer l'audacieux cambrioleur, de mettre un nom sur cette silhouette insaisissable et de passer les menottes à ses poignets.

Depuis plus d'un an, M. Personne enrichissait la chronique judiciaire par ses exploits fantastiques. Il opérât toujours dans les plus grandes banques, dans les milieux les plus mondains. Nouvel Arsène Lupin, il devait avoir des relations dans le monde de la haute finance et de l'aristocratie. Ses vols le prouvaient : pour agir avec



Le chef de la Sûreté générale avait convoqué ses inspecteurs.



L'inspecteur Marchand était spécialement chargé de l'enquête.

tant de sûreté, il fallait connaître bien des secrets. Et jamais une preuve, jamais le moindre indice qui permit de soupçonner quelqu'un de précis. C'était « M. Personne », l'anonyme, le mystérieux M. Personne dont on reconnaissait le coup de main inégalable, mais dont on ignorait le visage et le nom.

— Il faut que cela cesse ! reprit le directeur de la Sûreté générale d'une voix forte. C'est très jolli de savoir qu'un vol a été commis par M. Personne. Mais il faut aussi et surtout que ce M. Personne devienne M. Quelqu'un !

Son regard perçant s'attarda un quart de seconde sur chacun des inspecteurs.

— Il faut multiplier les recherches ! dit-il. Que chacun de vous s'efforce donc d'obtenir des renseignements et me les apporte. En outre, je charge spécialement les inspecteurs Loureau et Marchand de l'enquête. Loureau, parce qu'il est le plus ancien d'entre vous. Marchand, parce qu'il est dans une passe heureuse et qu'il me semble être déjà un fin limier, malgré sa jeunesse. En six mois, il a fait du bon travail, en arrêtant Jojo le Bancal et en débrouillant l'affaire de la rue Bleue. Espérons qu'il se distinguera de nouveau en découvrant M. Personne...

D'ordinaire, le chef était peu prodigue de compliments. Aussi celui à qui il venait de les décerner s'en montra-t-il particulièrement sensible. Marchand était jeune, plein d'allant et d'énergie. Il se promit de mettre tout en œuvre pour mener à bien la mission qui lui avait été confiée.

CHAPITRE II

Il y a des femmes qui ont de la chance, des femmes à qui sourient à la fois tous les bienfaits du monde : la fortune, la jeunesse, la beauté, l'amour.

Josette Verneau était de celles-là. Elle n'avait jamais connu qu'une existence sans nuages. Fille d'un gros banquier parisien, elle avait épousé, à dix-huit ans, un riche Américain, dont elle n'était du reste pas éprise. Mais Josette était ce qu'on peut appeler une jeune fille moderne. Gâtée, volontaire, indépendante, elle voulait « vivre sa vie », selon les lois de son seul caprice, au milieu d'un luxe qui lui était aussi nécessaire que l'eau l'est au poisson. Bien entendu, cette union n'avait pas duré longtemps : deux ans après le mariage, Josette Verneau, divorcée, reprénaît son nom de jeune fille. Et elle obtenait de son ancien époux une rente annuelle de cinquante mille dollars.

Libre, fortunée, la jeune femme menait grand train. Elle habitait un ravissant hôtel particulier de l'avenue Henri-Martin, où elle recevait le Tout-Paris. Ses réceptions étaient réputées, et l'on s'y pressait non seulement pour sacrifier aux exigences mondaines, mais aussi pour admirer la beauté de l'hôtesse et pour lui faire la cour.

A vingt-deux ans, Josette était dans tout son éclat. Longue et mince, elle avait un corps sculptural que

moulaient les robes les plus audacieuses, toujours issues du grand faiseur. Son fin visage mobile, maquillé avec soin, tenait à la fois d'une « vamp » et d'une petite fille espiègle : cheveux blond-platine qui la nimbaient d'un rayon de soleil, yeux noirs au regard intense et pénétrant, tour à tour rieur et tendre, bouche gourmande et sensuelle, nez aux arêtes palpitantes qui semblait « humer » la vie, en saisir tous les parfums subtils. Telle qu'elle était, Josette Verneau avait une foule d'admirateurs à ses pieds. Elle semblait les encourager tous, mais ne prêter de véritable attention à aucun. A ce point qu'on la disait froide, inaccessible, imperméable aux sentiments humains.

A vrai dire, Josette avait une étrange nature. Elle jouait le jeu de la coquetterie par désœuvrement, par vanité, par caprice. Effroyablement gâtée, habituée à ne rien désirer sans être satisfaite, elle finissait par

croire que tout lui était dû. Perverse ? Sans doute pas. Mais pis que cela : une enfant capricieuse et choyée, et ce sont là les plus terribles.

Elle s'était intéressée à tout, apportant à chaque chose nouvelle le même enthousiasme, et abandonnant presque aussitôt avec lassitude ce qu'elle venait d'entreprendre. Elle avait fait du sport, gagnant des championnats de tennis, participant aux concours hippiques. Puis, la danse l'avait passionnée. Ensuite c'était été la musique, puis la peinture. Maintenant, elle s'adonnait aux sciences occultes. Faire tourner les tables, évoquer les esprits, consulter les astres, telle était sa dernière marotte. Et naturellement, tous ses « flirts » la suivaient dans cette voie, dans l'espoir de lui complaire et de mériter un jour des faveurs dont personne, encore, ne pouvait s'honorer jusqu'ici.

De par sa naissance et son mariage, Josette Verneau possédait de puissantes relations. Elle recevait chez elle le « Tout-Paris » : artistes en vogue, littérateurs célèbres, aristocrates, magnats de l'industrie et de la banque. Et les soirées qu'elle donnait chaque vendredi dans son hôtel particulier comptaient parmi les plus belles manifestations de l'élégance parisienne.

Ce soir-là, comme chaque semaine, une clientèle choisie se pressait dans les salons de l'avenue Henri-Martin. Hommes en habit, femmes en toilettes de soir, toute la clique habituelle de la noblesse et de la finance. Sur les gorges à demi nues des femmes, des bijoux de prix affichaient le « standing » de leurs propriétaires. Ici, tout le monde était coté, soit par la fortune, soit par le titre. Il n'y avait pas de demi-mesure : rien que des invités triés sur le volet.

Moulée dans une robe de satin crissant qui dessinait avec franchise ses formes adorables, Josette allait d'un groupe à l'autre et s'acquittait avec grâce de ses fonctions de maîtresse de maison.

— Alors, monsieur Legrand-Martin, comment va la Bourse ? Avez-vous fait monter les valeurs ?... Et vous, mon cher président, quoi de nouveau à la Chambre ?... Tiens, cher maître, ravie de vous voir ! Permettez-moi de vous féliciter à propos de votre dernier roman : je l'ai lu, c'est magnifique !... Et vous, monsieur de Trégué, quelles nouvelles sur le turf ? Vous faites toujours courir ?

Inlassable, elle se produisait, recueillant sur son passage des mots flatteurs et des bais-mains. Elle y répondait par des sourires ; mais chacun de ses admirateurs savait bien que tout en restait là : Josette Verneau était l'Inaccessible, et c'était peut-être une partie de son charme.

Avisant quelques invités qui s'attablaient pour une partie de bridge, la jeune femme s'interposa :

— Non, non ! Pas question de jouer aux cartes ! Je vous ai promis pour aujourd'hui une séance de spiritisme !

Elle se tourna vers un homme qui, jusqu'alors, s'était tenu dans une encoignure. Il avait un étrange visage

glabre, au menton saillant et volontaire, aux yeux fiévreux à l'insoutenable regard.

— Mes amis, dit-elle, je vous présente le fakir Kalux, le célèbre mage hindou que j'ai convié pour qu'il nous fasse une démonstration de ses talents au cours d'une séance de spiritisme. Nous allons évoquer les esprits !

Tout le monde connaissait la nouvelle passion de Josette Verneau pour les sciences occultes. Aussi les invités quittèrent-ils sans trop se faire prier leurs tables de bridge et de poker et se réunirent-ils autour du mage et de la charmante maîtresse de maison.

En termes corrects, que teintait un fort accent oriental, Kalux fit un rapide exposé sur les sciences occultes et leurs manifestations expérimentales. On l'écoutait avec étonnement, même avec intérêt. Quant à Josette, elle semblait transportée.

— Et maintenant, conclut le mage, nous allons passer à quelques expériences rituelles d'évocation d'esprits. Il ne s'agit naturellement pas ici de charlatanisme. Vous ne verrez pas de fantômes, et vous n'entendrez pas de bruits de chaînes. Nous nous bornerons, par des moyens magiques dont je suis le seul détenteur, à nous mettre en communication avec des puissances de l'au-delà, dont vous percevrez les manifestations mystérieuses par l'ouïe, et peut-être même par la vue. Concentrez vos esprits, tendez vos nerfs, joignez vos volontés à la mienne...

Il se tourna vers Josette Verneau :

— Chère madame, je demanderai à vos invités le plus grand silence et vous priez de faire régner ici l'obscurité la plus complète...

La jeune femme acquiesça en souriant et donna quelques ordres. Parmi les invités, des réactions diverses se produisaient. Les femmes surtout semblaient curieuses, intéressées. Quant aux hommes, ils hochaient la tête d'un air sceptique.

— Qu'en pensez-vous ? demanda à voix basse le banquier Legrand-Martin à son voisin, le comte de Trégunc.

Celui-ci, un homme fort distingué aux tempes grisonnantes, répondit en souriant :

— Je pense que pour deux francs, à la foire du Trône, nous en aurions pour notre argent. Mais ici...

Déjà, les domestiques éteignaient les lampes. Les femmes s'assirent en groupe dans le fond du grand salon, et les hommes se tinrent debout auprès d'elles. A l'autre extrémité de la pièce, le fakir Kalux avait placé sur un guéridon une boule de verre et l'enveloppait de ses longues mains aux gestes caressants. Près de lui, Josette Verneau se tenait, haletante, visiblement émervee, en tout cas convaincue d'avance.

Bientôt, l'obscurité la plus complète régna. Seule, la boule de verre du mage jetait une faible lueur verte, phosphorescente. Mais ce n'était pas suffisant pour éclairer les visages des spectateurs attentifs.

Le fakir commença à réciter, d'une voix sourde et monocorde, des incantations hindoues. Un rire de femme fusa dans le noir.

— Taisez-vous donc ! fit la voix courroucée de Josette. Ou alors, si vous ne prenez rien au sérieux, allez-vous-en, cela vaudra mieux !

Le silence retomba, troublé seulement par la morne litanie du mage. Dociles, les invités retenaient leur respiration. Des minutes passèrent. On voyait seulement la faible lueur verte de la lampe magique, devant laquelle passaient et repassaient par instants les mains maigres de l'Hindou. Puis il y eut comme un craquement, suivi d'un frôlement léger. Les auditeurs tendirent l'oreille. Mais le bruit cessa bientôt et le mage reprit ses prières.

— Je trouve ça un peu long... chuchota le comte de Trégunc à l'oreille d'une belle invitée.

Elle répondit en lui serrant furtivement la main :

— Chut ! Taisez-vous ! Ça va être passionnant !

A vrai dire, ça ne l'était guère. Une seconde fois il y eut dans la pièce un bruissement léger. Puis encore le silence. Quelqu'un toussa. De nouveau, une femme égrenait un petit rire.

— C'est assommant, à la fin ! cria Josette Verneau. Comment voulez-vous qu'on arrive à quelque chose, si vous faites tant de bruit ?

La voix du fakir s'éleva dans l'ombre :

— Je regrette, dit-il, mais l'atmosphère actuelle rend impossible la continuation de nos expériences. Nous reprendrons dans quelques instants si vous le voulez bien, quand l'atmosphère sera plus calme. On peut redonner la lumière !

Les lampes s'allumèrent. Derrière son guéridon, le fakir prenait un air digné et vexé. Quant aux invités, ils réprimèrent sur la plupart une forte envie de rire.

— Les esprits sont en chômage ! chuchota le comte de Trégunc, décidément incorrigible.

Sa voisine, une jolie brune aux yeux de braise, allait répondre sur le même ton quand elle poussa un cri :

— Mon collier !

Elle venait de porter les mains à sa gorge et de constater la disparition de son sautoir de perles.

Aussitôt, parmi les femmes de l'assistance, d'autres cris fusèrent :

— Mon clip !

— Ma broche en brillants !

— Ma barrette de rubis !

Interloqués, les invités se regardèrent. Parmi eux, il n'y avait pas une seule femme qui ne constatât la disparition d'un bijou. Sur les somptueuses robes du soir, tous les clips avaient disparu ; quelques colliers de perles d'une valeur inestimable avaient subi le même sort. Étant donné le rang social des invitées, il était aisé de comprendre que les objets disparus représentaient une fortune.

Josette Verneau, qui venait de constater la perte de son clip de diamant, bijou d'une valeur inestimable, se leva, toute pâle :

— Mes amis, dit-elle, je suppose qu'il s'agit d'une plaisanterie. Permettez-moi de dire à celui qui en est l'auteur que je la trouve d'un goût douteux...

— Haut les mains ! fit une voix caverneuse.

En même temps, le plafonnier s'éteignit. Terrorisés, les invités s'exécutèrent. Mais les lampes se rallumèrent presque aussitôt. Et le banquier Legrand-Martin éclata d'un rire sonore :

— Ah ! ah ! Avouez que je vous ai eus !

Josette haussa les épaules :

— Vous êtes stupide, mon cher ! Ce n'est vraiment



Josette Verneau, une femme ravissante et fortunée ...

pas le moment de faire des farces de ce genre. Je vous assure qu'ici personne n'a envie de rire!

— Absolument! approuva une jeune femme avec véhémence. Mon collier de perles m'a été donné par mon mari pour mon anniversaire, et je vous avoue que le fait de m'en trouver privée, même momentanément, m'est absolument intolérable!

D'autres dames approuvèrent. Un murmure de mécontentement courait dans l'assistance. Josette Verneau reprit la parole:

— Je demeure encore persuadée qu'il s'agit d'une plaisanterie! dit-elle d'une voix forte. Que celui ou celle qui a réussi à s'emparer de nos bijoux à la faveur de l'obscurité veuille bien les restituer, et nous n'en parlerons plus!

Un silence plana. Intrigués, les invités se dévisageaient avec une certaine méfiance, comme si chacun avait pensé découvrir soudain la culpabilité de son voisin. Mais personne ne broncha.

— C'est très gênant... reprit la jeune maîtresse de maison. Je vous connais tous, et je sais bien qu'aucun de vous n'est soupçonnable...

Un invité se détacha du groupe:

— Il y a quelqu'un, pourtant, que vous devez connaître moins bien que nous, chère amie...

Tout le monde comprit l'allusion, et tous les regards se fixèrent sur le fakir Kalux. Celui-ci, un peu pâle, redressa sa taille mince:

— Je comprends parfaitement vos soupçons, et je ne m'en formaliserai pas! dit-il posément. En effet, je connais M^{me} Verneau depuis peu, et je suis simplement engagé par elle pour une séance de spiritisme. Pourtant, vous avez dû voir que mes mains n'ont pas quitté la boule phosphorescente que vous aviez sous les yeux...

— C'est vrai! firent quelques voix.

— Néanmoins, reprit le fakir, je suis prêt à me disculper devant vous et à répondre aux interrogatoires de la police si l'on veut bien la convoquer ici...

Le comte de Trégunc, qui n'avait encore rien dit, s'approcha de Josette Verneau:

— Il a raison, ma chère amie! dit-il. Il faut appeler la police. Aussi pénible que puisse être pour notre dignité une telle formalité, elle me paraît indispensable...

— Voulez-vous vous en charger, monsieur de Trégunc?

— Volontiers!

Il prit le téléphone, et sous les yeux des invités attentifs, il demanda la Sûreté Générale.

— Ici le comte de Trégunc... Un nom connu? Vous êtes trop aimable! Je vous téléphone de l'hôtel particulier de M^{me} Josette Verneau, 57, avenue Henri-Martin... Un vol important vient d'être commis: de nombreux bijoux ont disparu... Vous envoyez un

inspecteur?... Parfait! Il sera là dans dix minutes?... Bon... bon, entendu!

Il racrocha le récepteur et se tourna vers l'assistance anxieuse.

— La police va venir... dit-il. D'ici là, on demande que toutes les issues soient gardées et que personne ne sorte...

Les invités manifestaient de diverses façons. Les uns prenaient la chose du bon côté et riaient de l'aventure. D'autres grognaient, visiblement contrariés.

— Charmant!... Une enquête de police parmi nous... Une fouille peut-être? Ce sera complet!

Josette Verneau allait de groupe en groupe, essayant de calmer ses hôtes.

— Croyez bien que je suis navrée... Je ne pouvais me douter qu'advierait un pareil incident!... Mais reconnaissez que j'en suis victime autant que vous!

Au bout d'un quart d'heure lourd de chuchotement et de gêne, la police arriva sous la forme de deux inspecteurs. L'un d'eux avait un visage ouvert et franc, des yeux intelligents, un masque énergique.

— Inspecteur Marchand, de la Sûreté Générale! se présenta-t-il. Personne n'est sorti, j'espère?

— Personne! affirma Josette Verneau.

En quelques mots, elle mit le policier au courant de ce qui venait de se passer. L'autre l'écoutait avec attention.

— Combien de temps la pièce est-elle restée plongée dans l'obscurité? interrogea-t-il.

— Trois minutes au maximum...

— Et quel est le bilan exact des objets... disparus?

— Deux colliers de perles et cinq clips ou broches en brillants, saphirs ou rubis... Le tout doit représenter une valeur de plus d'un million, j'imagine... Mon clip, à lui seul, valait deux cent mille francs...

— Fichtre! fit l'inspecteur.

Il promena un regard inquisiteur sur l'assistance immobile.

— Vous m'excuserez, madame, dit-il à Josette Verneau, mais les nécessités de l'enquête vont me contraîner à certaines formalités pénibles pour vos amis. Je me doute bien que vous êtes ici entre gens du meilleur monde, mais que voulez-vous, c'est la loi: il faut que tout le monde passe à la fouille...

Un murmure réprobateur courut dans l'assemblée.

Une dame protesta même à haute voix:

— Moi, la duchesse de Puyjardin, être fouillée par des policiers? C'est inconcevable!

Marchand sourit.

— Je partage entièrement votre opinion, madame! Mais il n'y a aucune raison qui puisse vous dispenser de cette mesure, à laquelle seront soumises toutes les personnes ici présentes!

Et la fouille commença. L'inspecteur et son assistant commençaient par relever le nom et l'adresse de chaque invité, puis procédaient à l'inspection minutieuse de ses poches.

Le plus strictement visité fut le fakir Kalux, qui ne faisait pas partie des amis personnels de Josette Verneau. Mais on retourna en vain les poches de son smoking, on tâta en vain les doublers: aucun bijou ne s'y trouvait caché.

Chacun des hôtes y passa à son tour, anxieusement surveillé par les autres. Mais ce fut peine perdue: pas de trace de colliers ou de clips dans les vêtements masculins.

En fouillant le comte de Trégunc, l'inspecteur Marchand découvrit, dans la poche intérieure de l'habit de soirée, un revolver de petit calibre.

— Eh! eh!... murmura-t-il, que faites-vous donc de ce joujou ici, monsieur le Comte?

Trégunc éclata de rire:

— Vous me prenez pour un gangster, mon cher inspecteur! Et au fait, qui sait?... Non, je vais vous



Josette s'approcha de ses invités.



Les invités de Josette demeuraient stupéfaits.

expliquer, car c'est très simple : j'habite Saint-Cloud, et ma voiture a déjà été attaquée deux fois. Aussi suis-je toujours armé quand je sors le soir... Voici d'ailleurs mon permis de port d'arme !

— Je vous en prie !... Je me doutais bien que vous étiez en règle ! D'ailleurs ne faites-vous pas partie du comité d'assistance de la Police Judiciaire ?

— C'est exact ! Et c'est peut-être pour cela que vous êtes jaloux, puisque vous, vous appartenez à la Sûreté Générale !

Quelques invités s'esclaffèrent. On connaissait les réparties et l'humour du comte de Trégunc, qui du reste était un homme au-dessus de tout soupçon.

La fouille continua, mais ne donna aucun résultat. Les bijoux volés étaient décidément bien cachés : aucun invité du sexe masculin n'en portait le moindre sur lui.

— Il faut maintenant passer aux dames, et je m'en excuse ! dit l'inspecteur Marchand avec un sourire. Mesdames, il ne saurait naturellement être question de vous fouiller ici. Je vous prierais donc de bien vouloir passer dans une pièce voisine... peut-être dans la chambre à coucher de M^{me} Verneau ? ajouta-t-il en se tournant vers la jeune femme.

Josette acquiesça :

— Mais certainement ! Rien de plus facile !

— Et là, poursuivait le policier, je vous prierais de bien vouloir vous dévêtir toutes ensemble. Et que chacune de vous veuille bien examiner la robe et le linge de sa voisine ; c'est, je crois, la meilleure façon de procéder... Je me doute, mesdames, que ce déshabillage en commun ne vous amuse guère, mais, que voulez-vous : les circonstances nous y obligent !

A ces mots, quelques invitées poussèrent des exclamations indignées. D'autres, plus conciliantes, déclarèrent se prêter de bon gré à l'examen. Guidées par Josette Verneau, elles se dirigèrent vers la chambre de leur hôtesse.

Demeurés dans le salon, les inspecteurs se livrèrent à des recherches minutieuses, ouvrant les tiroirs, soulevant les tentures, regardant sous les meubles. Mais, là encore, ce fut peine perdue.

Enfin les dames revinrent au salon.

— Je puis vous affirmer, monsieur l'inspecteur, qu'aucune de nous ne cachait les bijoux dans ses vêtements ! déclara Josette Verneau avec une bonhomie feinte.

Perplexe, l'inspecteur Marchand s'approcha de la jeune femme.

— Dans ce cas, madame, mon travail est fini pour ce soir. Mais il me faut encore vous demander de bien vouloir congédier vos invités avant que je ne sorte de cette pièce. Ceci pour le cas où l'auteur du larcin se serait débarrassé momentanément de son butin en le plaçant dans une cachette et voudrait le reprendre avant de partir. Les personnes ici présentes, dont j'ai relevé l'identité et les adresses, voudront bien se tenir à la disposition de la justice pour les besoins de l'enquête. Nous les convoquerons ultérieurement...
Maîtrisant son étonnement, Josette se tourna vers ses amis avec un sourire :

— Puisque telle est la volonté de l'inspecteur, je

n'ai plus qu'à vous demander de prendre congé de moi ! dit-elle. Croyez bien que je déplore cette stupide aventure, qui transforme mon salon en un cadre pour romans policiers !

— Ne vous excusez pas, chère amie, fit le comte de Trégunc en lui baisant la main. Je suis persuadé que cette affaire finira par s'arranger et que, dieu merci, nous en sortirons blanches comme neige !

Raccompagnés jusqu'à la porte de l'hôtel par les deux inspecteurs qui ne les quittaient pas du regard, les invités échangeaient leurs impressions.

— Quelle histoire ! Un vol pareil chez Josette ! Qui aurait cru cela ?

— En attendant, fit une jeune femme avec amertume, cette petite plaisanterie me coûte deux-cent mille francs !

— Pardon, chère amie, rectifia son mari, elle ne vous prive que d'un bijou ! C'est à moi qu'elle coûte deux cent mille francs !

— Je te l'avais bien dit, faisait un autre à l'oreille de sa compagne : tu devrais toujours porter du toc et laisser les bijoux dans le coffre-fort !

— Pour moi, chuchota quelqu'un, c'est ce fakir Kalux qui a fait le coup ! Ses boniments, ses jeux de mains dans la nuit, tout cela n'est qu'une habile mise en scène...

— Pourtant, mon cher, ce fakir a été fouillé comme nous tous, et plus minutieusement encore...

— Et alors ? Vous ne supposez tout de même pas que le voleur se trouve parmi les invités de Josette !

Les voix se perdirent dans la nuit. Dans l'avenue, les moteurs grondèrent et les voitures démarrèrent l'une après l'autre.

Les deux inspecteurs revinrent au salon, et de nouveau ils fouillèrent la pièce. Josette les regardait faire avec curiosité. La jeune femme se sentait plus contrariée par sa réception manquée que par la perte de son clip. Un bijou volé ? Bah ! elle en avait d'autres, et sa fortune lui permettait largement de remplacer l'objet disparu. Somme toute, il n'y avait pas là de quoi se désespérer. Non, à vrai dire, Josette était surtout intriguée, passionnée même. Sa nature fantasque, à la fois blâsée et aventureuse, trouvait dans ce vol un élément d'intérêt nouveau. Elle se sentait bizarrement émue par l'audace du mystérieux cambrioleur, et elle lui vouait même une secrète sympathie...

Marchand s'approcha d'elle.

— Rien à faire, dit-il. Les bijoux ont certainement été emportés...

Josette ouvrit de grands yeux.

— Mais comment ? Vous avez fouillé tout le monde...
— Évidemment, mais cela n'empêche... Nous avons certainement affaire à un voleur de grande envergure...
Il ajouta, pensif, en se tournant vers son collègue :

— Ce serait un coup de M. Personne que ça ne m'étonnerait pas...

— M. Personne ? Qui est-ce ? questionna M^{me} Verneau.

— C'est ainsi que nous appelons entre nous un type dont on ne sait rien encore, répondit l'inspecteur. Un mystérieux cambrioleur qui met toute la Sûreté Générale sur les dents. Il y a six mois, c'était le vol des ta-



Le comte de Tréguine téléphona à la police.

A droite : — C'est un coup de M. Personne ! murmura le policier.

bleaux du milliardaire américain de Neuilly ; il y a deux mois, la falsification des titres chez un boursier notoire ; le mois dernier, la disparition des bijoux d'une star suédoise ; la semaine dernière, le cambriolage de la banque Mourier...

— Et vous êtes sûr que c'est lui qui a fait tout ça ?

— Aucun doute possible ! Il n'y a que M. Personne pour avoir cette habileté, cette connaissance parfaite des choses et des lieux... Ah ! c'est un diable d'homme !

Le visage rayonnant, Josette joignit les mains.

— C'est merveilleux ! Comme je voudrais le connaître, ce M. Personne !

— Vous le connaissez peut-être, madame Verneau ! répondit l'inspecteur. Car il y a fort à parier que ce soit lui l'auteur du vol des clips !

La jeune femme demeura songeuse, comme plongée dans un rêve étrange.

— Allons, allons ! railla Marchand. Vous n'allez pas devenir amoureuse de M. Personne, je suppose ?

— Je n'en sais rien... murmura-t-elle d'une voix sourde. Mais je suis bouleversée à l'idée que cet homme existe : il me paraît tellement au-dessus de toute cette fadeur, de cette écœurante banalité que j'ai si souvent autour de moi...

L'inspecteur la regardait avec un demi-sourire, en hochant la tête. Quelques minutes plus tard, en franchissant la grille du parc, il confiait à son collègue :

— Cette petite M^{me} Verneau travaille du chapeau : elle est trop riche, trop gâtée... La voilà éprise de son cambrioleur !

— Et si c'était elle, ce « M. Personne » ? insinua l'autre en riant.

Marchand haussa les épaules.

— Tout est possible ! murmura-t-il.

CHAPITRE III

Josette dormit peu cette nuit-là. Agitée, nerveuse, elle se tournait et se retournait dans ses draps de soie parfumée, sans parvenir à trouver le sommeil. Mille pensées fantasques, étranges, lui taraudaient le cerveau.

Elle se leva fort tard, déjeuna sans appétit, fuma distraitemment quelques cigarettes dans son boudoir.

Vers quatre heures, elle se préparait à sortir pour faire quelques courses quand on lui annonça la visite du comte de Tréguine.

Cette nouvelle lui causa un sensible plaisir. Depuis trois mois qu'elle le connaissait, Tréguine lui était infiniment sympathique, pour ne pas dire plus. Il lui avait été présenté au cours d'une soirée par le banquier Le-grand-Martin. Josette le trouvait distingué, spirituel, racé. Elle aimait sa désinvolture, son visage fin et pourtant marqué par les stigmates d'une vie certainement lourde d'aventures féminines, son élégance si personnelle. Elle aimait aussi sa conversation, ses mots d'esprit, son ton tour à tour railleur et tendre.

La jeune femme se rendait compte que, de son côté, elle avait produit également une profonde impression sur le comte. Il lui faisait une cour discrète, nuancée de respect mais insinuante. Depuis son divorce, Josette menait la vie d'une femme indépendante. Elle n'engageait jamais son cœur que dans des aventures passagères : deux mois, trois mois au plus. Mais elle sentait bien, au fond d'elle-même, qu'avec Tréguine ça serait plus long. Et qu'un jour ou l'autre ça devait arriver.

Il entra, désinvolte comme à l'ordinaire, et s'inclina longuement sur la main qu'on lui tendait.

— Ravissante, comme toujours ! murmura-t-il. Savez-vous bien, Josette, que les cambriolages deviennent admirablement à votre beauté ? Vous devriez vous faire cambrioler tous les jours !

— Il ne tient qu'à vous de me voler quelque chose, mon cher ! répliqua-t-elle, rieuse.

Tréguine poussa un soupir.

— Hélas ! j'en suis incapable ! La profession de gentleman-cambrioleur me tente énormément, mais malheureusement elle n'est pas dans mes cordes ; j'ignore tout du métier. Et puis je ne porte pas de bijoux féminins. Quant à les revendre, dieu merci, je n'ai pas encore besoin de ça pour vivre !...

— Alors vous pourriez toujours essayer de me voler mon cœur ! dit-elle, provocante.

Il eut un geste effrayé :

e
de l'ho
offrir s
dégagé
— S
Il s'a
yeux.
— A
pour l'
— A
trouvé
M. Per
Trég
— Y
fantâ
Félic
embê
— L
ment,



L'inspecteur découvre un revolver dans la poche du comte.

— Ah ! non, pas de ça surtout !

— Comment, pas de ça ? Dites donc, vous n'êtes guère aimable ! Il y en a d'autres qui s'en contentent...

Il s'approcha d'elle et, la prenant aux épaules, la regarda au fond des yeux.

— Je n'aime pas cambrioler les cœurs, dit-il à voix basse. J'aime qu'on me les donne...

Tentée, elle demeura quel-

ques secondes immobile. Elle avait envie de coller son corps souple à celui d'un homme, de se blottir dans ses bras, de lui lécher les lèvres. Mais elle résista à ce désir et se détacha brusquement.

— Mais nous nous asseyions plutôt ?

— Assis en face d'elle, ne la quittant pas des yeux,

propos, demanda-t-il, quelles nouvelles de l'affaire d'hier ?

— Aucune encore. Les inspecteurs n'ont rien découvert.

Mais on soupçonne, paraît-il, un certain homme...

— Une souris.

M. Personne, le fameux cambrioleur, l'auteur de tous les vols à sensation ?

— Non, chère amie, vous ne vous en rendez pas compte.

— N'empêche, reprit-elle vivement, que ce M. Personne me

plaît beaucoup ! Voilà un homme que je voudrais connaître : il doit être épatant !

Il l'écoutait d'un air amusé.

— Savez-vous, dit-il, que je vais être jaloux de ce M. Personne ? Vous en parlez avec un tel enthousiasme !

— C'est vrai, avoua-t-elle, depuis hier soir je ne pense qu'à cela. Dire qu'un homme a eu l'audace de commettre ce vol ici, parmi nous, en plein milieu du salon, et qu'il l'a réussi si magistralement ! Je trouve ça admirable ! Et plus admirable encore de penser que cet homme était parmi mes invités : des invités que je connais tous, et qui appartiennent aux meilleures familles de Paris !

Le visage du comte se crispait un peu. Visiblement il était contrarié de ces propos louangeux. Peut-être même eût-il souhaité ne faire, pour un instant, qu'un seul et même homme avec le cambrioleur à succès ?

— Il n'empêche, reprit-il, que ce M. Personne n'est qu'un vulgaire pickpocket, et qu'il vous a dérobé un bijou de valeur !

Elle se mit à rire.

— Bah ! est-ce que ça compte ? Un clip, ça se remplace !

Dans un vase qui se trouvait à sa portée, elle prit une magnifique rose rouge et la piqua à son corsage :

— Vous voyez, ça se remplace même avantageusement par un fleur !

Il se pencha vers elle.

— Le fait est que cette fleur vaut maintenant tous les clips du monde depuis qu'elle est si près de vous ! Donnez-moi cette rose, voulez-vous ?

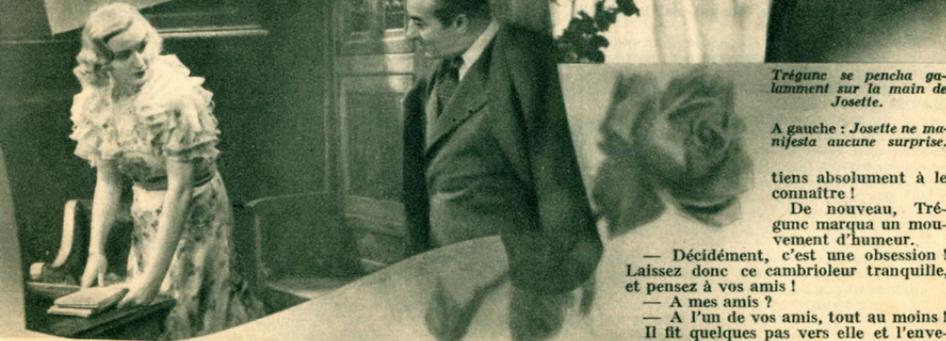
— Mais non, par exemple ! dit-elle avec un sourire. On m'a déjà dégarni mon corsage la nuit dernière : il suffit d'une fois !

Une soubrette apportait le thé. En le prenant, ils bavardèrent de mille choses. Mais, souvent, le vol de la veille revenait sur les lèvres de Josette. C'était visiblement sa principale préoccupation.

Le comte se leva enfin.

— Ma chère amie, dit-il, j'ai quelques relations à la Sûreté Générale, parmi les meilleurs inspecteurs. Je vous promets de m'en occuper, et d'insister de mon mieux pour que l'enquête aboutisse au plus vite...

— C'est cela ! Et qu'on m'amène M. Personne pieds et poings liés : je



Trégnac se pencha galamment sur la main de Josette.

A gauche : Josette ne manifesta aucune surprise.

tiens absolument à le connaître !

De nouveau, Trégnac marqua un mouvement d'humeur.

— Décidément, c'est une obsession ! Laissez donc ce cambrioleur tranquille, et pensez à vos amis !

— A mes amis ?

— A l'un de vos amis, tout au moins ! Il fit quelques pas vers elle et l'enve-



Germain avait été emmené à la gendarmerie.

l'oppa soudain si étroitement qu'elle ne put se défendre.

— Josette... ma petite Josette : savez-vous tout ce que je pense de vous ?

— Non ! répondit-elle avec une fausse ingénuité, en levant vers lui ses yeux clairs, à la fois hardis et candides.

Un silence plana. Les yeux dans les yeux, ils se regardaient comme deux lutteurs qui se mesurent avant le combat. Puis Trégunc approcha son visage de celui de la jeune femme, qui ne se déroba point. Leurs bouches se joignirent longuement.

La première, Josette se dégagea.

— Allons, Trégunc, à quoi pensez-vous ? D'abord vous n'êtes pas un homme pour moi : vous êtes trop dangereux !

— Dangereux ? Et vous-même, chère amie ?

— D'accord, je le suis aussi !

— Alors vous voyez : nous sommes faits pour nous entendre !

Ils rirent et, les bras tendus, se serrèrent la main comme deux complices.

— Nous déjeunerons ensemble cette semaine ?

— Naturellement, quand vous voudrez : téléphonez-moi !

— Alors, comme gage, donnez-moi la rose de votre corsage !

Elle fit un geste pour détacher la fleur, puis se ravisa : coquetterie de femme qui ne veut pas accorder ce qu'elle a refusé tout à l'heure.

— Non, décidément, je la garde ! Vous n'en êtes peut-être pas encore digne !

— A votre aise !... fit le comte en s'inclinant.

Il baisa la main de la jeune femme et sortit. Demeurée seule, Josette réfléchissait. Décidément, ce Trégunc lui plaisait de plus en plus. Il deviendrait son amant, c'était écrit. Mais quand ? Et pour combien de temps ? Elle ne voulait pas approfondir cette pensée. Elle se sentait troublée, nerveuse. Et puis il y avait toujours cette histoire de l'autre, de ce M. Personne qui hantait son esprit !

Pour se changer les idées, elle commanda sa voiture et sortit faire quelques courses. Ayant rencontré des amis, elle dina avec eux à Armenonville et courut ensuite les boîtes de nuit jusqu'à deux heures du matin. En rentrant, le corps brisé de fatigue mais l'esprit curieusement surexcité, elle s'aperçut que la rose rouge accrochée à

son corsage brillait encore de tout l'éclat de sa fraîcheur. Elle regretta alors de n'avoir point donné cette fleur au comte de Trégunc, en gage de l'amour naissant.

Elle se dévêtit et se coucha, après avoir mis la rose dans un petit vase, sur la table placée à côté de son lit. Et elle s'endormit bientôt, d'un lourd sommeil peuplé de rêves confus.

...Elle ne s'éveilla qu'à midi passé, et son regard se posa machinalement sur la table de chevet. Alors elle se redressa d'un bond et poussa un cri de surprise : la rose rouge avait disparu ! Et sur la table brillait le clip de diamant, le clip volé qu'une main mystérieuse était venue déposer là, pendant la nuit, à la place même de la fleur !

CHAPITRE IV

— Monsieur a sonné ? dit Germain en ouvrant la porte du studio.

— Oui, mon vieux, fit le comte de Trégunc. Je voudrais que tu m'aides à arranger ce revolver, dont le fermoir ne fonctionne plus bien !

En même temps, il tendait à son domestique un browning de fort calibre. Mais était-ce bien un browning, ce revolver étrange qui s'ouvrait comme une boîte, et dont la crosse évidée formait un compartiment secret ?

Germain prit l'objet et fit jouer le ressort qui permettait d'ouvrir et de fermer le revolver grâce à un mécanisme ingénieux. Penché sur lui, Trégunc le regardait faire.

— Précieuses ustensiles ! dit-il en souriant. C'est lui qui m'a permis d'emporter les bijoux de la belle Josette et de ses invitées sans être soupçonné le moins du monde ! Jusqu'à ce benêt d'inspecteur Marchand qui m'a rendu mon revolver dès que j'eus exhibé mon permis de port d'armes !

Le valet de chambre se mit à rire.

— Ah ! on peut dire que Monsieur s'y connaît en trucs inédits !... J'ai l'impression que toutes les polices du monde n'y pourraient jamais rien !

— Touche du bois, malheureux ! s'écria le comte en posant précipitamment les mains sur un guéridon d'acajou.

— Et à propos, est-ce que Monsieur a revu M^{me} Verneau ?

— Non. Elle m'a téléphoné qu'elle était obligée de partir brusquement pour sa propriété du cap d'Antibes...

Le domestique hocha la tête.

— Moi, si monsieur le Comte me permet de donner mon avis, je trouve que Monsieur a eu tort de rapporter le clip chez M^{me} Verneau...

— Que veux-tu, j'avais envie de la rose qu'elle portait à son corsage ; je ne peux quand même pas tout lui prendre, à cette belle enfant gâtée !

— Oui, mais maintenant M^{me} Verneau sait que le comte de Trégunc et M. Personne ne font qu'un seul et même homme !

— D'abord, elle n'en a aucune preuve certaine. Et ensuite, quand bien même elle me soupçonnerait, où est le danger ? Je connais bien Josette : c'est une femme aventureuse, éprise de nouveauté, d'émotion forte, de risque. Je la crois un peu amoureuse du comte de Trégunc ; elle le sera bien plus encore de M. Personne. Et je suis persuadé qu'elle n'aura jamais le courage de me dénoncer, ni même de faire part de ses soupçons à la police !

Le comte se leva, s'approcha de son domestique et lui posa familièrement la main sur l'épaule.

— Écoute, Germain, j'ai encore un nouveau projet : je veux partir demain pour la Côte d'Azur et rendre visite à Josette Verneau dans sa propriété du cap d'Antibes...

Germain posa sur son maître un regard malicieux :

— Affaire de cœur... ou d'argent ? interrogea-t-il.

— Les deux. Tu sais que je suis amoureux de Josette. Elle me plaît beaucoup, cette femme-là, et je ne

dis pas qu'un jour... Mais il y a aussi une autre affaire qui m'appelle là-bas.

— Ah ! ah ! Monsieur a des tuyaux ?
— D'excellents tuyaux, Germain ! J'ai pris mes renseignements à la banque de M^{me} Verneau. Et j'ai pu savoir que Josette avait retiré, avant de partir, la somme de un million six cent mille francs en billets de banque de son compte courant. Je connais également la destination de cette somme. Notre belle et richissime amie a fait faire des agrandissements importants à sa propriété du cap d'Antibes, et cet argent va lui servir à payer les entrepreneurs. Il n'y a donc pas de temps à perdre...

Il s'interrompt pendant quelques secondes, et un fin sourire effleura ses lèvres.

Cela m'ennuie bien un peu de cambrioler de nouveau une femme dont je suis amoureux, reprit-il, mais l'un n'empêche pas l'autre, et puis le métier avant tout, n'est-ce pas, Germain ? Du reste, l'affaire me plait parce qu'elle est difficile. En me voyant à Antibes, Josette va se méfier ; elle n'aura plus de doute. Elle mettra son argent en lieu sûr. A moi de conquérir à la fois la gallette de l'entrepreneur et le cœur de la jolie fille...

— Oui, je sais : Monsieur aime le risque !

Le ton du comte de Tréguine se fit plus bref :

— Mais je te le répète, Germain, l'affaire est difficile. Depuis quelques jours, Marchand me soupçonne. Il a peut-être eu des indices, ou bien Josette l'a mis au courant. Mais cette dernière éventualité est peu probable. Ce qui est certain, c'est que la police va me suivre. Voici donc mes instructions : tu prendras la grosse voiture et tu te mettras dès demain matin en route pour Auxerre. Moi, je prendrai le train. Si je suis pisté, je m'arrangerai pour semer les gèneurs. Je descendrai à Auxerre, où je te rejoindrai, et ensuite, droit sur Antibes. Compris ?

— Compris, patron !

Dès qu'il s'agissait d'« affaires », Germain employait ce terme de « patron », plus en rapport avec ses fonctions d'acolyte. Homme de confiance de Tréguine, tour à tour domestique, chauffeur et complice, il était le seul à connaître la double personnalité de son maître.

Car le lecteur ne peut plus en douter maintenant : le comte François de Tréguine, gentilhomme dévoyé, n'était autre que M. Personne, le mystérieux cambrioleur ! Curieuse destinée que celle de cet homme d'excellente famille, noble authentique, que la passion du jeu avait un jour conduit à la ruine. Là, deux alternatives s'étaient offertes à lui : le suicide ou le vol. Sa nature aventureuse lui fit choisir la seconde solution. Il se lança sans scrupules dans la carrière de gentle-

man-cambrioleur. Il fut d'abord voleur par intérêt ensuite par goût.

Car Tréguine n'était pas un cambrioleur ordinaire. Il n'avait aucun crime sur la conscience et limitait ses forfaits aux vols d'argent ou de bijoux, qu'il effectuait toujours seul. Il ne s'attaquait généralement qu'aux grosses fortunes et opérait dans les grandes banques ou chez les multimillionnaires. Reçu partout, très lancé dans le monde, il était particulièrement bien placé pour accomplir ses coups de main. Qui eût pu se douter que le comte de Tréguine était un voleur ? On lui soupçonnait une grosse fortune personnelle, et on le savait prodigue et moutin. Car l'argent, à vrai dire, lui sortait des mains plus vite encore qu'il n'y entraît.

Et puis, de Tréguine aimait le risque. Plus une « affaire » était épineuse et risquée et plus elle lui plaisait. Doué d'une habileté peu commune, protégé par une chance insolente, il ne connaissait pas d'insuccès dans ses entreprises. En somme, il y avait en lui une double personnalité, et il se sentait tout aussi à son aise dans les salons du faubourg Saint-Germain que dans la salle des coffres d'une banque.

Germain, son valet de chambre, était un vieux bonhomme rusé et malin, qui avait pour son maître une adoration sans bornes. Il avait participé à toutes les expéditions. C'est lui qui attendait le comte au volant de sa voiture, aux coins sombres des carrefours. Lui qui allait parfois cacher le butin recueilli. Lui qui facilitait les opérations en donnant de mystérieux coups de téléphone, en fournissant des alibis, en brouillant les cartes. Il était pour Tréguine un précieux auxiliaire, le seul qui fût au courant de tous les agissements du comte.

Ce fut donc lui qui, le lendemain, prit la route au volant du puissant roadster pour aller chercher son maître à Auxerre. Le voyage fut mouvementé ; car, comme Tréguine l'avait prévu, la police était sur la piste. L'inspecteur Marchand et l'un de ses collègues, fréquant une voiture de la Sûreté Générale, se mirent à la poursuite de Germain. L'homme fut arrêté en chemin, conduit à la gendarmerie sous le vague prétexte d'une infraction au code de la route et interrogé minutieusement. Cela faillit tourner mal ; mais Germain, vieux renard, répondit si habilement aux questions posées qu'il ne fut pas possible de trouver un motif plausible pour le retenir. Il reprit la route, toujours suivi par l'auto de la police.

Pendant ce temps, Tréguine, lui aussi, avait fort à faire pour se débarrasser des gèneurs. Dans son compartiment était monté un homme que le comte ne fut pas long à reconnaître pour un inspecteur de police. Un peu avant Auxerre, il réussit à l'endormir au moyen d'un puissant narcotique. Dès que le train stoppa, il se précipita sur le quai, sortit de la gare et n'eut que le temps de s'engouffrer dans la voiture de Germain. Ce fut alors une course folle, insensée, tout le long des routes de France. Empruntant des chemins détournés, franchissant les passages à niveau quelques secondes avant la fermeture des barrières, usant de mille ruses, Tréguine réussit à semer ses poursuivants. Il arriva à Antibes au lever du jour, prit deux chambres dans le meilleur hôtel et s'endormit tranquillement, en homme sûr de sa chance et qui n'a rien à se reprocher.

CHAPITRE V

Josette Verneau se préparait à aller prendre son bain de soleil sur la petite plage appartenant à sa propriété, lorsqu'on lui annonça la visite de l'inspecteur Marchand. La jeune femme ne fut pas autrement étonnée de cette visite, bien qu'elle ignorât la présence du policier sur la Côte d'Azur.

Marchand commença par lui en donner la raison.

— Je suis ici en service commandé, expliqua-t-il. Et pour une affaire qui n'est pas tout à fait étrangère à celle qui vous intéresse. Je suis sur la piste de M. Personne !

— Ah ? fit Josette d'un ton faussement détaché, en essayant de masquer le trouble qui lui rouissait les pommettes.



— J'espère vous revoir à Paris ! dit-il avant de sortir.

— Et je vais aller plus loin dans le chapitre des confidences, poursuivait le policier sans la quitter des yeux. Je soupçonne même l'un de vos amis d'être ce fameux Personne. Vous voyez qui je veux dire ?

— Pas du tout, je vous assure !

— Le comte de Trégunc ! dit Marchand posément, en calculant son effet.

Cette fois, Josette frémit. Depuis que son clip lui avait été mystérieusement restitué, elle était presque certaine de la culpabilité de François de Trégunc. Mais, comme le supposait le cambrioleur lui-même, elle s'était bien gardée de faire part à la police de ses soupçons. Depuis longtemps déjà, elle avait un faible pour le comte. Depuis quinze jours, elle se sentait étrangement attirée vers M. Personne. Le fait de supposer que ces deux personnages n'en faisaient qu'un était loin de lui être désagréable. Au contraire. Son imagination démesurée lui faisait déjà espérer de nouvelles surprises, de nouvelles aventures. Et le fait de penser que la police était déjà sur les troussees de François de Trégunc ne faisait que la passionner davantage.

Pourtant, elle s'efforça de n'en laisser rien paraître. — Le comte de Trégunc ? M. Personne ? Allons donc !

— Si, si, je vous assure ! Nous l'avons suivi jusqu'ici, et je vous prie de croire que la poursuite a été mouvementée ! Sa présence à Antibes a certainement une raison. Avant de quitter Paris, vous m'aviez bien dit, madame, que vous emportiez avec vous une grosse somme d'argent ?

— Oui, un million six cent mille francs ! Du reste, cet argent ne séjournera pas longtemps chez moi. Dès demain, je dois le verser à mes entrepreneurs.

— Dans ce cas, dit Marchand, je ne saurais trop vous recommander d'être très prudente. M. Personne vous guette, madame, j'en suis persuadé ! M'autoriseriez-vous à passer la nuit dans votre parc, en compagnie d'un de mes inspecteurs ?

— Mais naturellement ! Je vous en remercie au contraire !

Josette était ravie. L'idée qu'un drame allait peut-être se dérouler cette nuit même dans sa propriété la remplissait de joie. Et elle n'aurait su dire au juste si elle souhaitait davantage l'arrestation de M. Personne ou la réussite de son exploit.

Marchand prit congé d'elle, après avoir pris rendez-vous pour le soir. Il n'était pas parti depuis une demi-heure quand on apporta à la jeune femme une carte de visite. C'était celle du comte de Trégunc.

Il entra, très désinvolte, comme à son habitude. Josette sentait son cœur battre délicieusement. Dominant son trouble, elle feignit de s'étonner.

— Vous ici ? Quelle surprise !

— Est-ce tellement une surprise, chère amie ? Ne m'attendiez-vous pas un peu ? On ne peut arriver à vous voir à Paris ; alors il faut bien venir vous relancer jusqu'ici !

Il se pencha vers elle, lui baisa la main longuement, et reprit d'un ton détaché :

— Et à propos, quelles nouvelles de M. Personne ?

— M. Personne est un parfait galant homme ! fit Josette en le regardant droit dans les yeux. Il m'a rendu mon clip en diamants, mais par contre il a emporté une rose... Vous savez, la rose qui vous plaisait tant, monsieur de Trégunc ?

Aucun muscle ne bougea dans le visage du comte.

— Tiens, ce M. Personne est décidément un original ! Et vous ne l'avez pas revu depuis ?

— Non, mais il reviendra certainement ! fit la jeune femme avec aplomb. Car il ne doit pas ignorer que j'ai chez moi une somme de plus d'un million et demi !

— Vraiment ? Ce n'est guère prudent de garder une telle somme chez soi, Josette !

— Soyez tranquille ! répliqua-t-elle en souriant. Bien malin celui qui parviendrait à ouvrir mon coffre !

Prise d'un subit désir de défier, elle s'approcha d'un bahut ancien, dont elle fit coulisser l'un des panneaux. Un coffre blindé apparut dans l'ouverture.

— Voyez, l'argent est là ! dit-elle tranquillement. Coffre d'acier, serrure à secret, rien n'y manque !

Intéressé, Trégunc s'était approché. D'un geste lent, il promena ses doigts sur la serrure.

— En effet, dit-il, voilà du beau travail ! Et êtes-vous sûre, Josette, que même M. Personne...

— M. Personne est très fort, je le sais ! répondit-elle d'une voix sourde.

Trégunc la regardait avec un sourire.

— Mais s'il savait à quel point vous êtes amoureuse de lui, il ne toucherait peut-être pas à cet argent ! dit-il.

Le jeu devenait intolérable. Josette avait envie de mettre bas les masques, de crier à Trégunc : « Je sais que vous êtes M. Personne ! Mais je vous aime, je vous pardonne ! Cessons cette lutte qui épuise nos nerfs ! »

Pourtant elle se contint. Mieux valait attendre jusqu'au lendemain, savoir ce qui allait se passer !

Trégunc s'approcha d'elle.

— Je vous quitte, Josette ! Me permettez-vous de venir vous rendre visite demain matin ?

— Mais avec le plus grand plaisir !

Il l'enveloppait d'un étrange regard, et soudain il fit un geste pour la prendre dans ses bras. Mais elle se dégagea vivement.

— Non, Trégunc, ne m'embrassez pas... Demain, peut-être !

Demain... Comme ce mot était lourd de mystère, d'angoisse, de surprise. Demain M. Personne allait-il se trahir ? Demain l'argent aurait-il disparu, ou serait-il encore dans le coffre ?

Josette pensait à tout cela quand le comte fut parti. Tout le reste de la journée, elle se sentit nerveuse, inquiète. A la tombée de la nuit, l'inspecteur Marchand et l'un de ses collègues vinrent s'installer dans le jardin. Mais cette présence, loin de rassurer Josette, l'effraya. Si M. Personne venait pendant la nuit, les policiers n'allaient-ils pas tirer sur lui, le blesser, le tuer peut-être ?

La jeune femme ne put dormir. Il lui sembla entendre à chaque instant des bruits suspects. Pure imagination ; la villa demeurait silencieuse. Ce ne fut qu'au matin que, brisée de fatigue, Josette s'endormit enfin.

... Elle venait d'achever sa toilette quand on vint l'avertir que l'inspecteur Marchand désirait lui parler. Malgré sa nuit blanche, le policier semblait d'excellent humeur.

— Tout s'est très bien passé, madame Verneau ! Personne ne s'est introduit chez vous cette nuit. Voulez-vous ouvrir votre coffre ?

D'une main tremblante, Josette enleva le panneau, fit jouer la serrure à secret, ouvrit la lourde porte blindée ; l'argent était là, intact, toutes les liasses au complet !

— Cette fois, fit Marchand, on peut dire que M. Personne a manqué son coup !

Une voix s'éleva du fond de la pièce.

— En effet ! Quel piètre cambrioleur ! Tout le monde se retourna, pour voir le comte de Trégunc qui venait d'entrer par la porte du jardin.



Une fois de plus, M. Personne avait réussi son exploit.

— Chère amie, je viens prendre congé de vous ! Je viens de recevoir un télégramme : une affaire urgente qui me rappelle à Paris. Croyez bien que je suis navré de ne pouvoir prolonger mon séjour...

Josette avait pâli. Elle se sentait désemparée, affreusement déçue par ce départ subit. Déçue aussi, peut-être, de voir que l'étoile de M. Personne avait pâli... Songeuse, elle abandonna sa main à Tréguinc, qui y déposa un fervent baiser. Puis le comte se tourna vers Marchand.

— Pas de chance, monsieur l'inspecteur ! Vous vous êtes dérangé pour rien... Je vous souhaite sincèrement d'arrêter bientôt ce terrible M. Personne. Mais, en attendant, pas de vol, pas d'arrestation, n'est-ce pas ?

Il se dirigea lentement vers la porte et, sur le seuil, se retourna pour lancer à M^{me} Verneau un regard millrailler, mi-tendre.

— Au revoir, Josette ! J'espère que nous nous reverrons bientôt à Paris !

... Sur la route de la Corniche, la grosse voiture du comte de Tréguinc filait à une allure de bolide. Au volant, Germain semblait renfrogné.

— Mauvaise affaire, patron ! La chance aurait-elle tourné ?

François de Tréguinc éclata d'un rire sonore.

— Tu es fou ! La chance ? Mais elle m'adore, la chance ! Souviens-toi bien que je viens de remporter le plus grand succès de ma carrière !... Comment, tu en doutes ? Tu veux des preuves ?

Il ouvrit la petite valise jaune qui était posée sur ses genoux, et en extraya des flasses de billets de banque, sous les yeux de son complice ahuri.

— Un million six cent mille francs ! Le compte y est, Germain !

De stupeur, l'autre faillit lâcher son volant.

— Quoi ? Ah ! ça alors... Mais enfin, patron, m'expliquez-vous ?

— Ce serait trop long à expliquer ! dit le comte avec un sourire. Sache seulement que j'ai fait le coup avant ma première visite à Josette... Depuis avant-hier, les billets qui sont dans le coffre-fort de M^{me} Verneau sont des faux billets sans valeur !

Il s'interrompit, songeur :

— La seule chose qui me tracasse, c'est que, pour la première fois de ma carrière, j'ai dû choisir entre l'amour et l'argent... Car j'étais pincé, Germain ! Mais on ne peut pas tout prendre, n'est-ce pas ? J'ai choisi. Et maintenant, en route pour les nouvelles aventures ! Accélére, mon vieux !

La voiture reprit de la vitesse. Renversé sur son siège, le visage offert au vent de la route, le comte de Tréguinc songeait à son étrange destin. Les yeux fixés sur l'horizon, il croyait voir apparaître encore, par instants, le fin visage de Josette qui se découpait dans le ciel bleu. Et c'était pour lui, tout à la fois, comme une vague promesse et comme un déchirement.

JACQUES DERISTEL.

le film complet

publiera
samedi
prochain :



L'ÉCOLE DES AMOUREUX

raconté par
C. - D. JOCELIN

Hanz Wolfing, auteur de « L'École des Amoureux », qui obtient un vif succès, est encouragé par son éditeur à écrire un autre ouvrage : « L'École du Mariage ». Pour ce faire, il lui faut une expérience personnelle...

Séduit par la grâce de sa secrétaire, il lui déclare sa flamme... Un célèbre ténor, Enrich Villanova, est également amoureux de la jolie et intelligente Hanni Weber.

Tous trois partent aux sports d'hiver...

Une véritable joute sentimentale se livre... Hanni se montre d'une gentillesse égale pour les deux rivaux...

Qui l'emportera ?

Le dénouement se réalisera dans la solitude des neiges, après mille péripéties tour à tour comiques, pittoresques, pleines du charme qui donne au roman le plus vivant attrait.

LES AVENTURES DE Pomponnet

POMPONNET, JEUNE MARIN BRETON, SA FEMME ET SON BEAU-FRÈRE TOTO ONT ÉCHOUÉ PARMI LES SAUVAGES, UN BEAU JOUR, UNE TROUPE DE CINÉMA DÉBARQUE DANS LEUR ÎLE.



(A suivre.)

CINÉ-REVUE

Comme au cinéma...

André NORÉVO, le Marcel Carné du "doubleage"

vient d'épouser

la jolie vedette du film L'Acrobate : **Gaby WAGNER**

Et, tout d'abord, il faudrait vous dire, en quelques mots, ce qu'est André Norévo, dont le nom est lié au destin des meilleurs films doublés du moment. André Norévo est le premier des techniciens du cinéma, grâce à qui vous pouvez voir sans déplaisir un film étranger qui parle français et qui atteint, dans le domaine complexe, ardu, du doubleage, une quasi-perfection. On aime à citer — à juste titre, d'ailleurs — le nom de Marcel Carné comme étant celui du meilleur réalisateur français de l'époque. On doit, parmi ceux du doubleage, mettre en tête de liste André Norévo, dont le talent, fait d'intelligence

liens les plus tendres à la ravissante vedette, jeune première de « Monsieur Hector » et de « L'Acrobate ».

— En somme, nous confiait-il en riant, à l'issue de la cérémonie, si l'on s'avisait de mêler la réalité à la fiction, je pourrais dire que je succède à Fernandel dans les bonnes grâces de Gaby !

Mariage d'amour comme il se doit au cinéma. Meilleurs vœux aux charmants époux, dont les occupations vont écourter la lune de miel.

Deux films attendent Gaby Wagner : l'un de Maurice Tourneur, « Mam'zelle Bonaparte », l'autre de Jacques de

cette réponse à la question posée : « Avec quel metteur en scène préférez-vous travailler ? »

— Je préfère travailler avec le metteur en scène le plus sot et le moins expérimenté !

Pourquoi ?

Ne vous fatiguez pas l'esprit à tenter de déchiffrer l'explication de ce mystère. Raimu poussa la complaisance jusqu'à dire au journaliste qui exprimait son étonnement :

— J'adore la mise en scène ! Or, quand je tourne avec un monsieur qui connaît parfaitement son affaire, je dois m'incliner et lui obéir... ou tout au moins avoir l'air, enfin, de lui obéir ! Mais quand le type est un c...ornichon, je fais ce que je veux... le film et le reste ! Voilà, monsieur, pourquoi je préfère les cancrès !

LA SYMPATHIQUE INITIATIVE
PRISE PAR JULIEN BERTHEAU EN
FAVEUR DE SES JEUNES DISCIPLES

Julien Bertheau, l'un des esprits les plus éclairés de notre temps, ne se borne pas à être pour la Comédie-Française un pensionnaire de classe, il est aussi, pour le groupe d'élèves qu'il forme aux traditions du meilleur théâtre, un professeur éclectique et un précieux camarade. Julien Bertheau a composé avec son ami Georges Simmer une pièce en un prologue et quatre tableaux qu'interprètent ses jeunes disciples à la Comédie des Champs-Élysées — berceau des premiers succès de Jean Cocteau, de Louis Jouvet, de Michel Simon — dans une remarquable mise en scène dont il est l'auteur.

« Le Grand Rayon » — tel est le titre de l'œuvre intelligente de Bertheau et Simmer — montre la tumultueuse course à la vie de tout un groupe de jeunes aux prises, souvent rudes, avec une existence qui ne les ménage pas. Quatorze des interprètes, sur dix-sept, n'avaient jamais affrontés les feux de la rampe. Leur dynamisme, leur foi, leurs dons témoignent en faveur des excellents principes que leur inculqua Bertheau.

La vedette féminine du « Grand Rayon » était la ravissante Nane Germon, qui remporta de grands succès au théâtre et qui fut, à l'écran, l'interprète émue du « Grillon du Foyer ». Nous croyons savoir, d'ailleurs, que Nane Germon reprendra très bientôt le chemin des studios, où un beau film l'attend.

Cet heureux retour précédera de bien peu les débuts au cinéma de Julien Bertheau. Fréquemment des producteurs s'adressèrent à Bertheau pour le distribuer dans leurs films. Mais Bertheau, très pris par le théâtre, ne fut jamais en mesure de signer un contrat. Il ne fit, incidemment, et à ses rares loisirs, que quelques doublages.

Julien Bertheau sera, pour le cinéma français, une recrue de qualité.



Gaby WAGNER et André MOREVO.

(Photo Membre.)

et d'habileté, permet au public de voir un film tel que « Bel Ami », par exemple, avec autant de satisfaction qu'un film français au texte direct.

En attendant de se consacrer un jour à la mise en scène — son ambition — André Norévo vient de comparaître devant M. le maire du XVIII^e arrondissement et de prononcer en coulant un doux regard vers sa fiancée, la jolie Gaby Wagner, le « oui » traditionnel qui l'unit désormais par les

Barancelli, avec Jean Tissier et, sans doute, Jacqueline Delubac.

Quant à André Norévo, il a trois versions françaises, de films allemands à réaliser successivement. Ce sont celles de « Les Risque-tout », « Le Bijou magique » et « La Perle du Brésilien ».

— Il y a beaucoup d'extérieurs dans ces films, conclut-il. Leur vue me tiendra lieu de voyage de noces !

J. C.

NOUVELLES BRÈVES...

LES PRÉFÉRENCES DE RAIMU

Raimu est un curieux personnage. Ne parlons pas de l'acteur, qui est grand, très grand, et qui nous prouve dans presque tous ses films — les bons comme les mauvais — que le génie, souvent, l'habite.

C'est précisément au sujet des

bons et des mauvais films, tournés par Raimu, que nous publions ces quelques lignes. Nous allons avoir, de la sorte, l'occasion de citer un bien joli mot de l'illustre interprète de Pagnol.

Un de nos confrères venu saluer Raimu, tandis que s'achevaient les prises de vues du « Duel », obtint

CINÉ-COURRIER

M^{lle} BÉDOUEL, ROUEN. — Mais non, mademoiselle, malgré tout notre désir de vous être agréable, il ne nous est pas possible de grouper en un volume spécial les cinq films dont vous nous donnez la liste. Au reste ces films sont épuisés, à l'exception de « Pages immortelles », que nous pouvons encore vous procurer. Joignez un franc à votre demande et rappelez-nous le n° 2487.

JIMMY, A PARIS. — La Jana, vedette de « L'Étoile de Rio » (morte il y a plusieurs mois), était allemande. Non, Irène de Zilahy n'est pas française. Comment ne parvenez-vous pas à résoudre vous-même la troisième des questions que vous nous posez ? Réfléchissez un peu, voyons...

PETITE FLEUR D'ESPAGNE. — Vous portez à Pierre Richard-Willm, une admiration à laquelle il sera sensible. Écrivez-lui (affranchissez votre lettre) par notre intermédiaire. Nous pensons qu'il vous répondra. Votre favori, qui n'est pas seulement un bel acteur, mais aussi un esprit cultivé, tournera sans doute prochainement. Cependant, il ne veut pas interpréter un scénario « guimauve », et il attend le bon sujet que l'on ne manquera pas de lui soumettre.

PARIS'S FRANCO. — Nous ne répondons qu'aux questions d'ordre strictement cinématographique. Ignorons, en conséquence, les artistes dont vous nous parlez. Cette chanson est l'œuvre d'un compositeur étranger.

ZIZI, PARIS. — Tous ces films sont, depuis longtemps, épuisés. Le récent décret relatif aux anciens films, qui seront éliminés de l'exploitation à partir du 1^{er} septembre prochain, vise l'ensemble de ces productions. René Deltgen est allemand.

TOTO, LE GRAND FRISÉ. — 1^o La place nous manque pour reprendre la publication des mots croisés ; 2^o Nous ne donnons pas — même approximativement — l'âge des artistes, ce détail étant d'ordre privé ; 3^o Ce n'est pas la première fois qu'un artiste interprète un double rôle dans un film. Le procédé technique, qui est assez simple en soi, est malgré tout assez long à expliquer ici.

DENISE, ADMIRATRICE DE JEAN-TANIA-DANIELLE. — « Le Film Complet » ne publie pas « La Tour de Nesles ». Jean Weber et Danièle Darrieux sont à Paris. Écrivez-leur par notre intermédiaire. Jean Weber n'est pas marié. L'âge de Tania Fédor est celui que vous lui donnez. Même réponse au sujet de Jean Weber. La teinte de cheveux de votre favori ? Brun, mademoiselle Denise !

CLAIR DE LUNE. — Pour obtenir une réponse directe, joignez un timbre à votre lettre. Les n°s 1, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13 ne parurent pas dans notre collection. Les n°s 2, 3, 6 sont épuisés. Mille regrets.

RENÉ R., Villiers-sur-Marne. — Ces films ont bien paru, mais sont épuisés.



Hilde KRAHL
dans *Les Joyeux Locataires*.
(Film Majestic distribué par Tobis.)

GRAIN DE SABLE. — Pourquoi faut-il que vous nous posiez ce genre de question, auquel nous ne pouvons répondre. Sachez, « Grain de Sable », que nous ne donnons jamais les adresses des artistes. Mais vous pouvez parfaitement, par notre intermédiaire, correspondre avec vos vedettes préférées.

PAUL P., Dieppe. — Lettre et mandat bien arrivés. Croyez à nos sincères remerciements. Vous pouvez très aisément correspondre par notre intermédiaire avec vos vedettes préférées — à cette seule condition qu'elle ne se trouvent pas en zone non occupée... ou à l'étranger. Donc à votre disposition, cher lecteur et abonné.

ADORATEUR DE M. P. — « Lumières de Paris » et les autres films cités dans votre lettre ont bien paru, mais sont épuisés depuis longtemps. « Pour le maillot jaune » va paraître incessamment en « Film Complet ». Par contre, nous ne pensons pas publier « La Mort du Cygne ». Nous n'avons actuellement rien d'intéressant à vous dire sur les projets de M. P.

G. KELLER, Savigny-sur-Seine. — Pour obtenir les renseignements que vous souhaitez sur Hans Holt, adressez-vous à l'Alliance cinématographique européenne, 56, rue de Bassano, Paris, bien placée pour vous renseigner. Nous ne pouvons donner suite à votre seconde demande, qui sort par trop du cadre de notre rubrique.

G. GUITTON, Paris. — L'un et l'autre des films dont vous nous parlez vont très prochainement être publiés par le « Film Complet ». Donc, un peu de patience...

RAMON, Vierzon. — Merci tout d'abord de votre flatteuse appréciation sur le « Film Complet ». Nous sommes à votre disposition pour transmettre toute lettre à Charles Trenet, mais nous ne faisons pas l'envoi de photos. Les « Films Complètes » que vous désirez vous seront expédiés contre envoi de la somme de 1 franc par film.

Ils ont de bonnes couleurs

les 80.000 petits Parisiens
qui profitent des colonies
de vacances du

“ SECOURS NATIONAL

Entr'aide d'hiver
du Maréchal ”.

RÉVEILLENZ LA BILE DE VOTRE FOIE — Sans calomel — Et vous sauterez du lit le matin, “ gonflé à bloc ”

Votre foie devrait verser, chaque jour, au moins un litre de bile dans votre intestin. Si cette bile arrive mal, vous ne digérez pas vos aliments, ils se putréfient. Vous vous sentez lourd. Vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !
Les laxatifs sont des pis-aller. Une selle forcée n'atteint pas la cause. Seules les PETITES PILULES CARTERS POUR LE FOIE ont le pouvoir d'assurer cet afflux de bile qui vous remettra à neuf. Végétales, douces, étonnantes pour activer la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes pharmacies : Frs. 12

Sciences Occultes

M^{me} AMY Prédit dates exactes. Voyance d'après photo, date aals. Question précise 20 fr. Ecriture : 241, bd Voltaire, Paris.

LYDIA médium, 96, rue St-Lazare (entrée rue Budapest), T. 1, J. Corresp. 3 quest. 15 fr. Secret myst. réuss.



Votre Horoscope

en détail, avec PÉRIODES DE CHANCE pour 3 ans, vous sera envoyé sous pli fermé contre 5 francs. Écrivez date naissance à STUDIO SCIENTIA (Service D), 44, r. Laffitte, PARIS-IX^e

M^{me} MARCEL Voyante, cartes, tarot, lignes de la main. Recoit de 10 h. à 19 h., 84, rue La Condamine, PARIS

GRANDIR de 10 à 20 centimètres. Succès garantis. Envoi discret contre un timbre. Ec. Ren. Esthétique succ. E. 111, Rue de Flandre - Paris-19^{ème}

BIJOUX Regault, 17, r. Capron, Paris, achète très cher : Bijoux, Brillants, Argenterie, Couverts et Monnaie d'argent. Conseils gratuits : magasin ouvert de 9 à 19 heures. — Descendre métro Place Clichy.

UNE LECTRICE, A PARIS. — Soyez satisfaite, mademoiselle. Dans notre n° 2501 vous trouverez la photo d'Hannes Stelzer. De plus, « Bal masqué » paraîtra bientôt dans le « Film Complet ».



La
fille
du
Trisatier

film
Marcel Pagnol

avec
RAIMU
FERNANDEL
Josette Day
et
Georges Grey

